

ELISABETH SCHULZ  
Université hébraïque de Jérusalem

## Du Maghreb à l'Occident et de l'Occident au Maghreb : le pont judéo-maghrébin

### Introduction

Le Maghreb et l'Europe ont toujours entretenu des liens étroits de par leur proximité géographique. Ainsi, l'ensemble du Maghreb a été marqué par la colonisation française ; il n'est donc pas étonnant que la France soit marquée en retour par le Maghreb. Ainsi, la littérature est empreinte de cet échange, à la fois fructueux et houleux, qui existe encore aujourd'hui. Dans cette rencontre entre l'Occident et le Maghreb, les communautés juives ont joué un rôle non négligeable, étant à la fois des intermédiaires, des bénéficiaires et des opprimés. Comme le rappelle Albert Memmi, elles vécurent sous le statut de *dhimmi*, puis devinrent des colonisés<sup>1</sup>. Si l'émancipation à laquelle la France leur permit d'accéder est certaine, il n'empêche que les Juifs restèrent une communauté de dominés. Tantôt proche des Musulmans par leur condition, tantôt des Européens par leur aspiration, leur statut a été complexe et encore aujourd'hui, il reste difficile à cerner. La population ne partageait pas les mêmes conditions que les élites intellectuelles dont beaucoup d'écrivains font partie et, par conséquent, leurs témoignages peuvent sembler contradictoires. Ainsi, par exemple, Edmond El Maleh nous parle de la coexistence judéo-arabe, car il vient d'Essaouira-Mogador où la moitié de la population était juive<sup>2</sup>. Lui-même, issu d'une famille riche, ne rencontre pas les mêmes problèmes qu'Albert Memmi, qui a grandi dans la *Hara* de Tunis, dans une extrême pauvreté, et dont la famille a vécu des pogroms traumatisants qui ont marqué leur mémoire. Mais qu'ils soient riches ou pauvres, tous les deux ont bénéficié d'une éducation en langue française. En effet, sous l'impact du colonialisme, un réseau impressionnant d'écoles se développe, comme les écoles de l'Alliance Israélite Universelle, où l'enseignement est dispensé majoritairement en

---

1 A. MEMMI, «Moi Juif, né parmi les Arabes», *La mémoire séfarade*, Pardès n°28, 2000, p. 81-82.

2 E. A. EL MALEH, *Parcours immobile*, Paris, Maspéro, 1980.

français, mais aussi en hébreu, en arabe et en anglais. Une multitude d'écrivains judéo-maghrébins écrit donc en français. Ils sont marqués par l'acculturation à la société française, de façon intense en Algérie et, de façon moindre au Maroc. Il n'est donc pas étonnant qu'on découvre chez eux l'envie de venir en France. En effet, leurs regards "sont tournés" vers la France avant qu'ils ne savent qu'un jour ils vont s'y exiler, "tournant" alors leurs regards vers le Maghreb, terre maternelle à la fois aimée, hostile et regrettée. Le lien entre le Maghreb et l'Occident est donc un élément central dans leur existence et un thème proéminent qui émerge de leurs œuvres littéraires.

### La vie au Maghreb racontée aux Européens

Les écrivains francophones juifs du Maghreb, comme nous l'avons dit, ont joué un rôle d'intermédiaire entre les Arabes et les Européens. Ne nous étonnons pas qu'aujourd'hui ils soient à nouveau des "passeurs". Leurs romans nous parlent du Maghreb et leur écriture laisse transparaître d'autres langues, d'autres rythmes et d'autres sonorités, comme le démontre si bien Annie Dayan-Rosenman<sup>3</sup>. Certes, pour beaucoup d'entre eux, le français n'est pas la langue maternelle mais Albert Cohen n'a-t-il pas déclaré que la langue française était devenue sa patrie de cœur<sup>4</sup>, tandis qu'Edmond Jabès, après son départ forcé d'Égypte en 1956, choisit le Livre comme sa nouvelle patrie. Sous leur plume, se dessine le Maghreb tel qu'ils l'ont connu avant l'exil, tel que leurs parents leur ont raconté. Voici peu à peu une gigantesque peinture qui apparaît, faite touche après touche par l'ensemble de ces témoignages. Leur regard sur le Maghreb est particulier et diversifié car ils sont tous Juifs mais avec des caractères et des expériences très variés. Il existe chez eux un besoin de se distancier, à la fois des musulmans et des colons français, qui est propice à l'écriture. Albert Memmi souligne que c'est justement son recul et le sentiment de différence qui furent la source de cette

---

3 « C'est une tradition de conteurs, un rapport à la langue qu'ils travaillent, cassent, font chanter et proliférer jusqu'à y faire entendre les échos d'une autre langue, l'arabe, jusqu'à mimer les cadences d'un récit oral (...) ou jusqu'à reproduire dans leur intonation, leur rythme, leur accent, leurs particularités syntaxiques et leurs inventions lexicales, « les langues françaises » que l'on parlait en Algérie, en Tunisie ou au Caire ». Dayan-Rosenman, « Mémoire, écriture, identité minoritaire », J.-J. Becker et A. Wieworka, *Les Juifs de France*, Paris : Liana Levi, 1998, p. 350.

4 « France, (...) tu m'as donné ta langue (...) qui est mienne et pays de mon âme, ta langue qui m'est aussi une patrie », A. COHEN, *Ô Vous frères humains*, Paris : Gallimard, 1972, ch. XXIII, p. 76.

capacité analytique qu'il a déployée avec tant d'efficacité dans son écriture<sup>5</sup>. Le regard de ces écrivains permet donc d'évaluer la vie au Maghreb d'un point de vue particulier, qui vient tantôt compléter tantôt contredire la vision de leurs confrères maghrébins ou occidentaux. Les musulmans sont évoqués comme un monde lointain, cloisonné et inabordable, comme dans *La Statue de sel* d'Albert Memmi, ou bien, au contraire, comme des voisins proches avec qui les Juifs cohabitent, comme dans *Les filles de Mardochée* d'Annie Goldmann<sup>6</sup>. Cela est particulièrement vrai quand cette dernière parle de la vie de ses aïeux à la campagne. La coexistence est soit idéalisée soit, au contraire, dénoncée comme étant difficile à cause de l'hostilité des musulmans. Mais dans beaucoup de cas elle est inévitable, car, premièrement, les Juifs et les Arabes font du commerce ensemble et sont donc amenés à se côtoyer sans cesse.

Un des exemples les plus marquants parmi ces témoignages juifs sur la vie des musulmans est celui des récits évoquant le statut des femmes musulmanes au Maghreb. En effet, leur condition ne passe pas inaperçue, comme le montre, en l'occurrence, l'œuvre de l'écrivaine juive algérienne Elissa Rhaïs (pseudonyme de Rosine Boumendil)<sup>7</sup>. Sans pour autant prendre un ton dénonciateur, elle entreprend de décrire cette condition dans *Saada la marocaine* (1919). L'héroïne de ce roman tente de redresser son destin et en fait malencontreusement payer le prix à sa famille<sup>8</sup>. Le sort des Juives maghrébines n'est pas plus enviable, comme le témoigne son roman *La fille d'Eléazar* (1921), dans lequel la femme est exclue de la religion et ses prières sont considérées comme sans valeur<sup>9</sup>. L'insignifiance de la femme est symbolisée par un matelas posé à terre, ce qui veut dire qu'elle n'est que de passage dans la maison de ses parents et qu'elle est destinée uniquement à se marier et à procréer. Quand elle pense pouvoir aimer, ce n'est que pour vivre cet amour sous la culpabilité et sous la punition. Avec un goût pour l'exotisme, Elissa Rhaïs nous offre un portrait de la société juive et arabe. Elle montre que les Arabes respectent les rituels juifs, au point que le jour où sont lus les commandements de Moïse dans les synagogues, "il y a pour

---

5 A. MEMMI, *La statue de sel*, Paris : Gallimard, 1953, p. 123.

6 A. GOLDMAN, *Les filles de Mardochée, histoire d'une émancipation*, Paris: Edition Denoël/Gonthier, 1979.

7 Lire A. BENSOUSSAN, « L'image de la femme judéo-maghrébine à travers l'oeuvre d'Elissa Rhaïs, Blanche Bendahan, Irma Ychou », *Plurial*, n° spécial, *la femme dans la société francophone traditionnelle*, 1986 et, *L'échelle séfarade*, Paris : L'Harmattan, 1993.

8 E. RHAÏS, *Saada la marocaine*, Paris : Plon, 1919.

9 E. RHAÏS, *Les Juifs ou la fille d'Eléazar*, Paris : Paris, 1921.

les écouter autant de fils de Mahomet que d'Israël"<sup>10</sup>. Son roman *Le mariage d'Hanifa* (1927) nous présente à nouveau le statut malheureux de la femme, à travers la vie d'une héroïne marocaine qui est envoyée par son père faire des études, ce qui ne se fait pas sans provoquer de scandales. D'ailleurs, Hanifa semble subir le châtement de cette "outrageuse instruction" car après son mariage manqué, elle se fait tuer. Albert Bensoussan montre bien comment une autre écrivaine juive d'Algérie, Blanche Bendahan, tout comme Elissa Rhaïs, parvient à écrire au moment où "une évolution a lieu entre la tradition et l'éducation"<sup>11</sup>. Dans son roman *Mazaltob*, on retrouve de nouveau de nombreux éléments communs entre la condition de la femme juive et la femme musulmane<sup>12</sup>. L'héroïne, comme Saada, tente de se rebeller contre son destin mais vacille, impuissante, face au système et elle finit ses jours tragiquement dans la folie et le chagrin. On rencontre encore cette condition de "l'inexistence" de la femme au regard de la tradition dans les romans de l'écrivaine Irma Ychou<sup>13</sup>. La femme ne doit vivre que pour la maternité, d'où l'intensité de la tragédie et de la honte pour celle qui est stérile, comme Rachel dans *Le sein blanc* d'Elissa Rhaïs (d'ailleurs, il s'avère que cette dernière n'est pas stérile...)<sup>14</sup>. En effet, dans ce roman, un commerçant marié et père de famille fait croire à la vulnérable Rachel qu'elle sera guérie de sa stérilité si elle vient avec lui à Fès, au Maroc. Le combat de ces femmes est perdu mais peu à peu, les écrivaines s'engagent de façon de plus en plus ferme pour dénoncer cette condition commune à beaucoup de femmes maghrébines. Nous devons citer à ce sujet une écrivaine plus récente : Myriam Ben. La nouvelle *Nora* (1974) est un récit d'une femme enfermée dans un asile qui a subi pendant des semaines "la torture de l'hélicoptère"<sup>15</sup>. L'amertume de l'auteure éclate dans *Sabrina, ils t'ont volé ta vie* (1986)<sup>16</sup>. Elle y décrit, comme le titre le laisse présumer, une jeune algérienne qui, malgré son mariage d'amour avec Saber, voit sa vie brisée par ses beaux-parents. Nous devons aussi citer une écrivaine d'origine italienne, de Naples plus précisément, qui nous a offert une série de romans sur le Maroc où elle avait passé sa vie et où elle est morte : il s'agit d'Elisa Chimenti. Elle aussi relate la condition des femmes dans le roman *Au cœur*

---

10 *op. cit.*, p. 68.

11 A. BENSOUSSAN, *L'échelle...*, *op. cit.*

12 B. BENDAHAN, *Mazeltob*, Paris : Le Tambourin, 1930, Réédition Oran : Fouque, 1958.

13 Lire l'analyse d'A. BENSOUSSAN, *Ibid.*, pp. 90-100.

14 E. RHAÏS, *Le Sein blanc*, Paris : Flammarion, 1928.

15 A. BENSOUSSAN, *L'échelle...*, *Ibid.*, p. 105.

16 M. BEN, *Sabrina, ils t'ont volé ta vie*, Paris : L'Harmattan, 1986.

*du harem* qui est une chronique sur l'existence des femmes musulmanes enfermées au harem<sup>17</sup>. Elle sait narrer avec talent la réalité du Maroc tout en n'hésitant pas à dénoncer certains travers. Enfin, on peut citer le roman de Paule Darmon, *Baisse les yeux Sarah*, qui montre cette fois-ci, l'assujettissement de la femme sur l'exemple d'une famille juive marocaine et notamment à travers les yeux d'une jeune fille qui refuse cette vie et parle de l'asservissement de sa mère à son père avec un regard critique<sup>18</sup>. Ainsi, grâce à ces femmes écrivains, nous disposons aujourd'hui d'un portrait de la femme maghrébine au moment où l'acculturation commence à transformer la société.

Ce qui peut étonner, c'est qu'en Algérie, les romans d'Elissa Rhais furent accueillis avec froideur par le public alors qu'ils enthousiasmèrent le public français. Il en est de même pour Blanche Bendahan dont le roman *Mazeltob* fut bien plus apprécié par la métropole que dans son propre pays. D'ailleurs, il n'a été réédité en Algérie qu'une trentaine d'années après la première édition. Plus tard, *La Statue de sel* a déclenché l'hostilité du public, lorsqu'Albert Memmi la présenta dans la salle du lycée Carnot, à Tunis. En fait, la France, pour des raisons de facilités éditoriales et pour des raisons linguistiques évidentes était la destinatrice privilégiée de ces romans. La preuve en est que les auteurs se sont efforcés d'explicitier les pratiques et les termes judéo-maghrébins qui pouvaient entraver la lecture des non avertis. Albert Memmi a évoqué le paradoxe du bilingue colonisé, obligé d'utiliser la langue du colonisateur pour dénoncer le colonialisme<sup>19</sup>. Mais tous n'écrivent pas pour le public en Europe, les cas contraires existent également. Ainsi, à partir de l'âge de soixante-trois ans, Edmond Maram El Maleh, qui a vécu trente ans en exil à Paris, écrit plus pour un public marocain que français. En effet, certains éléments de son roman *Parcours immobile*, restent obscurs pour celui qui ne connaît pas la culture et les mœurs marocaines.

### Le Regard du Maghreb tourné vers la France

Plusieurs écrivains judéo-maghrébins d'expression française expriment le même paradoxe : ils se sentent exilés alors qu'ils n'ont jamais

---

17 E. CHIMENTI, *Anthologie*, Paris : Sirocco, 2010.

18 P. DARMON, *Baisse les yeux Sarah*, Paris : B. Grasset, 1980.

19 A. MEMMI, *Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur*, Paris : Gallimard, 1985, pp. 124-128.

quitté leur terre natale et bien que leurs communautés respectives soient implantées au Maghreb depuis des siècles. Albert Memmi évoque ce sentiment d'exil intérieur. Il connaît un certain isolement qui accompagne le processus d'acculturation à la société française, tout en vivant encore chez ses parents : "Je retrouvai souvent la même impression bizarre : être tout près d'eux et pourtant irrémédiablement séparé"<sup>20</sup>. Il n'appartient alors ni au monde juif ni à cette société occidentale dans laquelle il cherche à s'intégrer. C'est pourquoi l'exil répond à son besoin d'échapper à sa condition. Dans le texte "La médina" Daniel Sibony commente son propre roman *Marrakech, le départ*, et évoque son désir de partir :

J'aime cette enfance et la ville où elle s'est déroulée, sans la moindre envie d'y retourner ; ou de retrouver ce "temps perdu" (!). J'aime ce lieu parce qu'il m'a inspiré, durant mon séjour, l'envie d'en partir. On peut aimer un lieu pour ça, parce qu'il vous inspire par ses moindres détails (chamels, sensuels, réflexifs) l'envie d'être ailleurs. Du coup, on lui doit quelque chose, à ce lieu, car cette envie qui a mûri tout le temps qu'on y était, revêt plus tard une acuité instinctive, qui fait qu'on a envie de briser le cadre où les autres vous enferment, envie de ne pas s'y réduire. D'instinct, on relègue une part de soi pour qu'elle parte ailleurs.

Pourquoi avais-je tant envie de partir ?

Daniel Sibony se souvient d'avoir à la fois aimé le lieu où il avait grandi et d'avoir voulu le quitter. Bien des années après, il aime ce souvenir du désir de partir qui l'habitait. L'exil est présenté de manière originale car l'auteur exprime la nostalgie du désir de partir et non plus la nostalgie du pays quitté ! L'exil est donc désiré et non regretté. Il évoque d'ailleurs une lettre de reproche que lui adressa une professeure marocaine. Elle l'accusa de critiquer le Maroc dans son roman, malgré, dit-elle, que : "nous vous donnions l'hospitalité"<sup>21</sup>. Or Sibony souligne que "Cette hospitalité" elle-même signifiait que nous étions des étrangers chez nous. Et c'est le sentiment le plus vif que je garde de Marrakech : être exilé chez soi, dans son origine. Partir de là, par la suite, pour aller à Paris, ne fut pas un exil"<sup>22</sup>. Il s'agit alors du désir paradoxal de s'exiler pour avoir enfin un statut clair d'exilé. En effet, le Juif du Maghreb est perçu comme un "autochtone" et un "exilé" à la fois : il concilie malgré lui ce double statut explosif. Il est vrai que de nombreux Juifs *Megorashim* sont arrivés d'Espagne à cause de

20 A. MEMMI, *La statue de sel*, Paris : Gallimard, 1953, p. 59.

21 D. SIBONY, "Dans la Médina", in SEBBAR, Leïla, (dir.), *Une enfance juive en Méditerranée musulmane*, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2012, p. 290.

22 D. SIBONY, *op. cit.*

l'Inquisition, mais il ne faut pas oublier la présence des Juifs *Toshavim*, présents depuis des siècles et dont la langue était le judéo-arabe (ou l'arabe). L'origine des premiers Juifs en Afrique du Nord est encore incertaine mais, elle remonte probablement à l'époque de la destruction du premier Temple par Nébuchanetsar, d'où, selon André Chouraqui, ils seraient "venus par la mer et par terre à travers la Cyrénaïque rejoindre leurs anciens voisins phéniciens qui avaient fondé Carthage". Il est prouvé que leur présence remonte à des temps très reculés, bien avant l'islamisation de l'Ifriqiya et l'instauration de la *dhimma*. C'est pourquoi, le narrateur de *La Statue de sel*, non sans amertume, rappelle que la civilisation juive en Afrique du nord a survécu à de nombreuses invasions en tout genre et à des civilisations qui ont fini par s'effondrer. Naïm Kattan, originaire d'Irak, exprime un sentiment semblable à celui de Daniel Sibony. Dans *Adieu Babylone*, il décrit ce désir de partir et se souvient de son exaltation : "(...) Je ne cesserais plus de me préparer pour aller poursuivre mes études à Paris<sup>23</sup>; "j'en parlerai continuellement à la maison", "la vie ne méritait pas d'être vécue hors de ce lieu d'élection", "je vivais une halte, une existence diminuée"<sup>24</sup>. Il exprime aussi sa révolte et son sentiment d'injustice qui découlait du fait d'être perçu comme un "hôte" alors que sa communauté était présente sur cette terre depuis des siècles : "Nous avons planté nos tentes sur cette terre depuis des temps immémoriaux et tout au long des siècles nous avons fait le dur apprentissage de l'injustice de sorte que nous en sommes presque venus à la considérer comme faisant partie de la nature des choses"<sup>25</sup>; "Nous étions Juifs. Nous le savions. Tout le monde le savait. Mais nous étions aussi fils de cette terre, enfants du pays. Et cela il fallait le hurler, le crier constamment de crainte qu'on ne l'oublie et que l'on nous prive de notre part des richesses (...) "<sup>26</sup>. Dans ce contexte, la France les attire alors, car elle représente une promesse de paix et une perspective d'avenir. De même, dans le roman *Solal*, Albert Cohen met en scène un héros qui est, lui aussi, sur le point d'être happé par l'exil pour l'Europe : "L'adolescent écoutait avec attention, sentant que cette vie allait bientôt lui devenir étrangère"<sup>27</sup>.

C'est l'acculturation à la société française qui s'opère à travers l'éducation ainsi que le prestige de la France en tant que colonisateur, qui

---

23 N. KATTAN, *Adieu Babylone*, Première édition : Paris : Julliard, 1975, Edition actuelle, Paris : Albin Michel, 2003, p. 178.

24 *op. cit.*, p. 180.

25 *Ibid.*, p. 83.

26 *Ibid.*

27 A. COHEN, *Solal*, Paris: Gallimard, 1930, renouvelé en 1958, p. 85.

sont à l'origine de cette attirance pour l'Occident bien qu'on parle souvent aussi d'aliénation par rapport à ses propres racines. Finalement, la France n'est pas toujours à la hauteur des espérances placées en elle, mais après un certain temps d'exil, elle devient un lieu d'adoption et de reconstruction. Elle est comme le bébé qu'on attend, qu'on a imaginé mais qui, à sa naissance, est différent de tout ce qu'on a pu penser. Au final, les écrivains finissent par apprivoiser et aimer l'Occident, au fur et à mesure qu'ils abandonnent leur vision biaisée pour le monde réel.

### Derniers Regards de l'Occident vers le Maghreb

A part Jean Daniel et Albert Memmi, peu d'auteurs écrivent en Algérie ou en Tunisie après la période du foisonnement littéraire des années 1920-40, c'est-à-dire après Elissa Rhaïs et un peu plus tard, Blanche Bendahan, ou après Jacques Véhel, Vitalis Danon et Ryvel. Il faut attendre quelques années après les accessions à l'indépendance pour qu'une jeune génération reprenne le flambeau de l'écriture, cette fois-ci sur leur terre d'exil. Leur exode soudain ne leur a pas laissé le temps d'écrire, sans parler du fait que beaucoup d'entre eux arrivent très jeunes en France : Maurice Partouche (Algérie) et Katia Rubinstein (Tunisie) ont quatorze ans, Paula Jacques (Egypte) et Marco Koskas (Tunisie) ont onze ans, ... Enfin, il faut un certain temps pour que cette expérience de l'exil arrive à maturité et puisse être matière à écrire. Les années 70 marquent le moment où la littérature judéo-maghrébine francophone vit une vraie explosion. Dans les années 80, Guy Dugas, spécialiste de la littérature judéo-maghrébine, déclare que jamais elle n'a été aussi abondante<sup>28</sup>. Elle se caractérise par sa dimension exilique d'où découle une écriture pluri-linguiste, ludique et chaleureuse qui semble combattre le drame et le choc de l'exil. Les différents récits montrent comment, en Afrique du nord, la France fut un symbole positif pour les Juifs car elle les a affranchi de la *dhimmitude* bien qu'ils aient eu ensuite le statut de colonisés, ce qui fit encore d'eux, comme nous l'avons dit, une communauté dominée. On y voit aussi de quelle manière la France se donna une "mission civilisatrice" dans ses colonies. A travers les romans, on comprend que cette politique poussait les colonisés à s'assimiler à la société française. Mais en vérité, cette assimilation était

---

28 G. DUGAS, *Bibliographie critique de la littérature judéo-maghrébine d'expression française*, Paris : L'harmattan, 1992.



souvent partielle et difficile à cause des obstacles tels que l'antisémitisme, comme Albert Memmi l'a montré dans *La Statue de sel*.

Lorsqu'émerge cette génération d'écrivains, on parle de la "nouvelle littérature juive". On se demande s'il s'agit de la littérature "séfarade" comme le défend Albert Bensoussan ou plutôt judéo-maghrébine, comme le croit Guy Dugas<sup>29</sup>. Le fait de constituer une minorité n'empêche pas que la cacophonie des voix s'installe au sein du groupe. Il y a donc, d'une part, ceux qui parlent de l'Afrique du nord comme d'un paradis perdu ou d'un lieu de coexistence et de partage et, d'autre part, ceux, plus nuancés, qui rappellent l'existence des pogroms, de la présence nazie et de l'hostilité ambiante. Dans son ouvrage intitulé *Juifs en pays arabe : Le grand déracinement 1850-1975*, Georges Bensoussan parle en fait d'une réalité à multiples visages, car pour chacun, l'expérience personnelle représente la vérité<sup>30</sup>. La tendance générale chez nos écrivains est quand même de parler d'un statut difficile du Juif nord africain, car dans la majeure partie de ces récits, on retrouve sans cesse une crainte diffuse et constante qui se mêle au quotidien.

Pour finir, il faut souligner que cette génération d'écrivains est marquée par un arrière-plan commun car elle a grandi dans une culture islamique, parle le français et a eu des modèles français comme références littéraires (et non judéo-arabes comme on pourrait s'y attendre). Mais il faut noter qu'ils restent les "invités" de la langue française, comme le disait Kafka, et comme le rappellent Albert Memmi ou Katia Rubinstein<sup>31</sup>. Quoi qu'il en soit, leurs récits évoquent inlassablement le Maghreb, d'où ressort une dimension autobiographique très importante. Robert Ouaknine parle d'ailleurs d'*autojudéographie*<sup>32</sup>. C'est ainsi que les récits de ces écrivains judéo-maghrébins représentent un vecteur de préservation et de transmission culturelle entre la France et le Maghreb, voire si on étend notre propos, aux localités voisines, entre l'Occident et l'Orient.

### Conclusion

---

29 G. DUGAS, "Littérature judéo-maghrébine", *Présence francophone*, 44, 1994.

30 G. BENSOUSSAN, *Juifs en pays arabe : Le grand déracinement 1850-1975*, Paris : Tallandier, 2012.

31 „Ce qui définit la situation linguistique commune de tous les écrivains du Maghreb, c'est justement d'avoir été d'abord les invités de la langue française", K. RUBINSTEIN, "Rencontres d'écrivains", in B. CHAOUAT, F. CHAOUAT et C. GUITTONNEAU (dir.), *Cultures juives méditerranéennes et orientales*, Paris : Syros, 1982, pp. 28-322.

32 R. OUAKNINE, "Autojudéographie", *Recherches : revue du Cerfi*, n°38, pp. 49-123.

Anciens habitants du Maghreb, les écrivains judéo-maghrébins nous dépeignent leur pays d'origine, à travers leur vie familiale. Leurs récits présentent un itinéraire personnel qui vient se mêler à la trajectoire collective des Juifs. Il s'agit donc d'un travail de mémoire mais aussi d'interrogation. Avec un regard rétrospectif, ils reviennent sur les dernières années avant l'exode massif, cherchant d'éventuels signes précurseurs. Le roman représente un tombeau en l'honneur du passé et un refuge dans lequel sont préservés les derniers vestiges de cet univers disparu. C'est le patrimoine culturel de toute l'Afrique du Nord qui est là, mais c'est aussi l'histoire de la France, de son impact et de sa colonisation. La réalité qui émerge n'a rien de manichéenne, elle n'est ni noire ni blanche, au contraire, elle représente un mélange complexe de relations et propose une vision riche du Maghreb. Cette littérature judéo-maghrébine vient donc compléter le patrimoine français et nord-africain et constitue bel et bien un pont entre ces deux mondes car, au cours de leurs périple millénaires, les Juifs ont été les doubles habitants de la France et du Maghreb.

### Bibliographie

- BEN, Myriam, *Sabrina, ils t'ont volé ta vie*, Paris : L'Harmattan, 1986.
- BENDAHAN, Blanche, *Mazeltob*, Paris : Le Tambourin, 1930, Réédition Oran : Fouque, 1958.
- BENSOUSSAN, Albert, "L'image de la femme judéo-maghrébine à travers l'oeuvre d'Elissa Rhaïs, Blanche Bendahan, Irma Ychou", *Plurial*, n°spécial, *la femme dans la société francophone traditionnelle*, 1986, pp. 29-34.
- BENSOUSSAN, Albert, *L'échelle Séfarade*, Paris : L'Harmattan, 1993.
- BENSOUSSAN, Georges, *Juifs en pays arabe : Le grand déracinement 1850-1975*, Paris : Tallandier, 2012.
- CHAOUAT, Bernard, CHAOUAT, Françoise et GUITTONNEAU, Claudine (dir.), *Cultures juives méditerranéennes et orientales*, Paris : Syros, 1982.
- CHIMENTI, Elisa, *Anthologie*, Paris : Sirocco, 2010.
- COHEN, Albert, *Solal*, Paris: Gallimard, 1930, renouvelé en 1958.
- DARMON, Paule, *Baisse les yeux Sarah*, Paris : B. Grasset, 1980.
- DAYAN-ROSENMAN, Annie, " Mémoire, écriture, identité minoritaire ", J.-J Becker et A. Wieworka, *Les Juifs de France*, Paris : Liana Levi, 1998, pp. 330-362.
- DUGAS, Guy, *La littérature judéo-maghrébine d'expression française : entre Djéha et Cagayous*, Paris : L'harmattan, 1990.
- DUGAS, Guy, "Littérature judéo-maghrébine", *Présence francophone*, 44, 1994.
- DUGAS, Guy, *Bibliographie critique de la littérature judéo-maghrébine d'expression française*, Paris : L'harmattan, 1992.

- GOLDMANN, Annie, *Les Filles de Mardochée*, Paris : Denoël, 1979.
- KATTAN, Naim, *Adieu Babylone*, Première édition : Paris : Julliard, 1975, Edition actuelle, Paris : Albin Michel, 2003.
- MEMMI, Albert, *La statue de sel*, Paris : Gallimard, 1953.
- NOLDEN, Thomas, *In lieu of Memory : Contemporary Jewish Writing in France*, Syracuse, New-York : Syracuse University Press, 2006.
- SIBONY, Daniel, "Dans la Médina", in SEBBAR, Leïla, (dir.), *Une enfance juive en Méditerranée musulmane*, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2012, pp. 288-297.
- RHAIS, Elissa, *Saada la marocaine*, Paris : Plon, 1919.
- RHAIS, Elissa, *Les Juifs ou la fille d'Eléazar*, Paris : Paris, 1921.
- RHAIS, Elissa, *Le Mariage d'Hanifa*, Paris : Plon, 1927.
- RHAIS, Elissa, *Le Sein blanc*, Paris : Flammarion, 1928.